

Les Petites Fugues 2022



© Pascal Ito

LIRE LAURENT PETITMANGIN

SOMMAIRE du partage

CE QU'IL FAUT DE NUIT // p. 3

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 3

ÉCHOS // p. 8

AINSI BERLIN // p. 9

PARCOURS DE L'ŒUVRE // p. 9

PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 14

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Béatrice Lécroart

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
Liberté
Égalité
Fraternité

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

LAURENT PETITMANGIN

Né en 1965 en Lorraine, dans une famille d'ouvriers, Laurent Petitmangin suit des études de commerce à Paris et rentre chez Air France. Les voyages en avion lui permettent de lire, de rêver. Ce collectionneur de beaux livres se livre avec passion et constance à l'écriture depuis dix ans. Avouant vivre chaque nouvelle passion avec une forme d'obsession, il écrit depuis sans relâche, écrivant d'ailleurs plus qu'il ne publie, puisque d'autres romans achevés restent en attente...

Il a publié 2 romans, le premier en 2020 : *Ce qu'il faut de nuit*, couronné de nombreux prix, et le second en 2021, *Ainsi Berlin*, à la « Manufacture de livres », maison d'édition connue pour publier surtout des romans sociaux, témoins de leur époque, ou héritiers du roman noir.

Ces deux romans, très différents en apparence, sont pourtant contemporains pour leur écriture. *Ainsi Berlin* a été écrit en premier, mais Pierre Fouriaud de « La Manufacture de livres » qui a lu les livres en quelques jours a d'abord publié *Ce qu'il faut* en 2020.

Ces deux romans offrent quelques points de convergence, avec un narrateur masculin engagé mais qui doute, qui a du mal à choisir ou à se battre, un rebondissement ou revirement vers la fin ainsi que deux dénouements assez inattendus et dramatiques narrés de façon assez allusive. L'intime y est étroitement lié au collectif et la culpabilité, fort présente chez le narrateur, l'amène à s'interroger sur ses choix.

***Ce qu'il faut de nuit*, 2020, Le Livre de poche**
***Ainsi Berlin*, 2021, La Manufacture de livres**

CE QU'IL FAUT DE NUIT

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« *Nos vies étaient remplies de cette foulditude de riens, qui selon leur agencement nous feraient rois du monde ou taulards* » (p. 128)

I/ Refaire le chemin pour comprendre,

ou le mécanisme tragique

- **La narration à la première personne** adopte un style simple, minimaliste, oral qui fait la part belle aux phrases nominales et propositions simples « Il s'appelle Fus depuis ses trois ans. Fus pour Fußball. À la luxo. Personne ne l'appelle plus autrement. » (p. 7) Elle commence au présent, avant de glisser rapidement vers le passé pour narrer les années antérieures au drame. Nul artifice ni fioriture pour créer une fausse langue orale et populaire. La voix du père, cheminot lorrain, engagé à gauche, s'exprime simplement, dans un langage parfois familier quand le discours rapporté le nécessite, et les particularismes ruraux et lorrains résident principalement dans le surnom du héros, Fus, « la moman », ou l'article défini devant les prénoms, tradition répandue dans tous les milieux populaires. La narration s'efforce de demeurer au plus près de la réalité ressentie par le narrateur sans que le style vienne y faire obstacle.

- Le récit s'articule autour d'un événement dramatique qui ne sera révélé que dans le dernier tiers du roman, et le narrateur par son **récit veut remonter aux sources**, en essayant de refaire le chemin pour comprendre ce qui a été raté, saisir le moment où tout a basculé et surtout mesurer sa part de responsabilité. Peut-on être vraiment déçu par notre enfant ? Un père est-il responsable du destin et des choix de son fils ? A-t-il su au fond de lui sans rien vouloir voir ? Tels sont les questionnements qui ont motivé l'écriture du roman. Le lecteur ne découvre qu'au fur et à mesure le glissement du fils vers l'extrême-droite et son acte criminel, ce qui nous invite presque à relire le livre pour retrouver éventuellement les points de bifurcation possibles.

Se pose alors le problème de la narration à la première personne, principe qui ne donne qu'un point de vue et qui laisse des angles morts. En effet, quelle est la part de responsabilité du père dans la radicalisation progressive de son fils ? L'avocat de Fus plaide à son procès une négligence paternelle suite à la mort de la mère ; Jacky, l'ami témoin des années sombres, soutiendra Fus comme un père devrait le faire et accentue le malaise du narrateur. Quel est le rôle de sa petite amie qui l'a incité à se venger et qui lui a caché sa grossesse qui aurait peut-être pu calmer Fus ? Quel est rôle de la victime et du groupe de jeunes agresseurs d'extrême-gauche lors de la première bagarre ? Le narrateur va, dans la dernière partie du récit, tenter de refaire l'histoire, de comprendre, et peut-être de se racheter. Ce roman est celui de la fatalité et de la culpabilité.

• **Une structure de tragédie** : Laurent Petitmangin a eu l'idée du roman à partir de la scène initiale qui révèle la complicité du père et du fils sur le terrain de foot et ensuite a ajouté d'autres personnages principaux, dont le 2^e fils, Gillou. Cette scène fige un rituel immuable qui rassemble la famille et représente les moments heureux.

Le père va revenir en arrière dans une **analepse** sur les années antérieures d'enfance et de collège, avec la maladie, le cancer de la mère clouée au lit, puis à l'hôpital, son agonie et sa mort. Suivront les années de deuil de ce père désemparé qui essaie de garder les apparences d'une vie familiale pour ses deux garçons.

Le chemin qui mène à la tragédie est jalonné de **signes** : le collage d'affiches avec un groupe d'extrême-droite, la croix celtique sur l'écharpe, les nouveaux copains, les absences, le groupe Facebook avec les commentaires racistes. À chaque indice, quelqu'un se charge de rassurer le père. Ainsi, (p. 45), « le Bernard avait simplement continué : « Te bile pas, c'est des conneries de jeunes », ou encore Gillou qui rassure son père : « Papa, Fus n'est pas comme cela. Ses potes sont *chtarbés*, mais lui, cela reste un bon gars » (p. 54).

L'élément déclencheur de la tragédie réside dans une bagarre entre bandes extrémistes opposées : Fus revient un jour salement amoché, tête et œil défoncés ; la suite ne sera racontée qu'après une **ellipse de temps** qui projette le lecteur dans le procès (p. 93) et l'on apprend au fur et à mesure que Fus s'est vengé de cette agression et a tué à coup de barre de fer un jeune de la bande adverse. Le procès, la prison paraissent une fin inéluctable, mais comme souvent dans les tragédies, les protagonistes pensent trouver une échappatoire, retrouvent espoir avec la réouverture de l'enquête, l'allègement de la peine, mais la tragédie continue sa route inexorable jusqu'au **dénouement** qui offre le **sacrifice** de Fus à mots couverts et ambigus : « il est grand temps que je vous libère » (p. 141), « j'ai décidé de me sauver ».

Le titre *Ce qu'il faut de nuit*, évoque selon l'auteur un « clair-obscur » des scènes, avec des moments heureux et des pages sombres. Mais ce titre peut aussi évoquer une part d'obscurité nécessaire, « un destin qui doit s'opérer pour qu'on puisse se révéler ».

Ce roman oscille donc entre l'intime et le collectif, entre un parcours singulier et le portrait d'une génération ancrée dans un territoire et une époque.

II/ Portrait d'une génération désenchantée

• **L'ancrage provincial** : L'action est ancrée dans la région de Villerupt, Audun-le-Tiche en Lorraine, à la frontière du Luxembourg. Le début du récit dresse la toile de fond sociologique : « l'école du village qui ne va pas durer en perdant une classe tous les trois ans, les commerces qui se barrent les uns après les autres, les élections. Ça fait des années qu'on n'en a pas gagnée une. » (p. 10). Quand une usine ouvre, c'est tout le pays qui revit, « jusqu'au curé qui est passé plusieurs fois la bénir en douce. »

Le narrateur travaille à la SNCF, s'occupe des caténaires, ce qui nécessite des aménagements de poste pendant les années d'hôpital de sa femme, à cause de la fatigue qui rend ses ascensions dangereuses.

Peu de distractions, de vacances, si ce n'est le camping, la balade à Luxembourg-ville et surtout le foot qui rassemble toute la ville. Le terrain de foot semble être l'endroit le plus luxueux de la ville : « presque un terrain de riches. Il faut monter quinze kilomètres plus haut, au Luxembourg, pour trouver un terrain encore mieux entretenu. » (p. 7-8). C'est toute une vie provinciale modeste mais digne qui est retracée, entre travail, apéros chez

les copains pour tenir le coup après la mort de la mère, et soirées télé. Le militantisme du père constitue la part collective et engagée de sa vie.

• **Un paysage politique en mutation** : La section socialiste dans laquelle milite le narrateur connaît une certaine déshérence ; elle n'est plus fréquentée que par quelques habitués, souvent retraités, et le militantisme relève plus du rituel que de l'action : « il y a de moins en moins de monde depuis qu'on n'y sert plus l'apéro. Ça devenait n'importe quoi, les gens ne travaillaient plus et attendaient juste qu'on sorte les bouteilles. » Et encore (p. 32) : « J'avais ressenti le besoin de retourner à la section comme d'autres celui de retrouver l'église. Même s'il ne s'y passait plus grand-chose ». Plus grand monde ne chante *L'Internationale* et n'évoque de nouvelles idées.

Leur combat a évolué, s'est étiolé : les vieux critiquent les communistes, déplorent les changements du centre-ville, où les kebabs remplacent les merceries et attirent « une drôle de faune ». Personne n'est à l'abri du racisme.

Parallèlement à ce militantisme en perte de vitesse sans réelle idéologie forte, se développent d'autres façons de faire la politique. Jérémy, un ami d'enfance de Fus, diplômé de Sciences-po Paris et fréquentant Solférino revient régulièrement à Villerupt, et explique les nouvelles formes d'engagement de la jeunesse de gauche : moins présents dans les partis traditionnels, intégrant des « microstructures qui recrutaient sur internet », des actions concrètes et de la démocratie participative... « Les grosses cylindrées » (les partis) ne font plus recette. Jérémy compare cet aspect de l'engagement au « paradis » ; l'enfer en revanche est constitué des franges extrémistes, qui œuvrent dans des groupes locaux et se tournent vers la violence. Les deux extrêmes sont incarnés dans le roman par les jeunes mêlés à la bagarre dans laquelle Fus va se trouver impliqué. Leur engagement au FN à Villerupt prend la forme d'actions concrètes : récupération d'objets recyclés et redistribués à des familles dans le besoin, réunions dans un atelier, cabane sur un lopin de terre ; le narrateur en voyant les photos a l'impression de retrouver sa « MJC d'avant ». Ils sont du « côté des ouvriers » selon eux. D'ailleurs, Fus réfute en bloc les accusations de racisme, « tout ça c'est des conneries de Paris », même si les commentaires sur leur page Facebook ne laissent pas de doute sur ce sujet.

Le nouvel ami de Fus, Hugo, est longuement décrit et évoqué : ses origines, son apparence, tout fait de lui un « un gars sain, sportif. Au regard bien droit, franc du collier. Pas méchant pour un sou » (p. 51) qui rassure. Ses parents, ouvriers, s'occupent de leur jardin, et cette caution locale et polie donne une image rassurante du groupe de jeunes frontistes. La petite amie de Fus est un autre exemple de cette jeunesse d'extrême-droite : « Elle était issue d'une famille de polaques qui s'était installée en Moselle entre les deux guerres. Elle militait au FN depuis ses quatorze ans, « comme papa ».

Parallèlement, les jeunes d'extrême gauche sont aussi actifs, fuyant les sections des partis : « Rien ne trouvait plus grâce à leurs yeux, ni les écolos, ni les socialos et pas même le PCF. Ils n'étaient pas anars pour autant, ni Lutte ouvrière, juste des gens des gens qui butinaient sur quelques causes, plutôt locales, souvent fourrés avec les Allemands ou les Luxos. Un drôle de mélange. Sans agenda. Ils se voyaient de temps à autre pour un concert ou pour aller foutre le bordel en marge d'une manifestation » (p. 89).

On voit **le glissement de l'idéologie vers un pragmatisme** qui prend parfois la forme de la violence et d'actions isolées.

La bagarre entre les 2 bandes ainsi que le meurtre de Julien par Fus est la conséquence tragique de cet isolement des jeunes dans des actions radicales.

- **L'espoir des études** : un moyen d'évolution sociale est très présent dans le roman. Il est incarné par Gillou, le petit frère de Fus. À cause de la maladie et de la mort de la mère, l'aîné a délaissé ses études au collège et lycée, a choisi une voie technologique et est entré à l'IUT du coin, « moins huppé » que celui de Metz. Le père compte bien se rattraper avec le cadet, puisque le rêve de la mère était que ses fils deviennent ingénieurs. Il demande donc à Jérémie de parler à Gillou et de l'aiguiller dans la jungle des choix post-bac. C'est lui qui va le motiver pour une prépa afin d'intégrer Sciences-po, lui qui a réussi son parcours et a déjoué les obstacles pour y arriver : « La suée pour y rentrer. Les fils et filles de bonne famille croisés dans les couloirs pendant les entretiens de sélection. L'hésitation. » (p. 36). Jérémie analyse les difficultés de ces jeunes gens modestes de province, pas assez informés, pas assez poussés par leurs professeurs, n'osant pas être trop ambitieux. Gillou en prépa à Paris, le père va jouer son rôle de facilitateur, de « passeur d'une rive à l'autre » comme le dit A. Ernaux dans *La Place*.

Aux journées portes ouvertes du lycée Carnot à Paris, il l'accompagne, intimidé par le décorum, et il avoue : « je me contentais de faire des sourires imbéciles et timides à tous les gens, professeurs, élèves, concierge qu'on pouvait croiser : mon maigre écot à ses envies. » (p. 41-42). Il va assurer le confort matériel de Gillou, en allant le chercher à la gare le vendredi soir, en hébergeant Jérémie qui aide Fus dans son travail, en essayant que Paris soit un sanctuaire réservé aux études et en essayant de l'épargner du tumulte lors des procès.

Les études sont envisagées comme dernier espoir de s'en sortir mais il faut être initié, cela nécessite des sacrifices quand on est un provincial aux origines modestes.

III/ Le récit d'un amour paternel : « Fus emplissait ma vie »

- **Le récit d'une relation fusionnelle** : Ce père semble fort, possède des convictions politiques solides, tient la barre pendant les années de maladie et de deuil, mais les choix de son fils aîné vont **révéler ses fragilités**. Le roman retrace un parcours d'amour jalonné de déceptions et de rédemption. La complicité domine dans l'enfance où ils tractaient ensemble parfois. Après la mort de la « moman », le trio reste soudé (p. 21, 22). Leurs premières vacances sans elle est l'occasion de relater les petits moments de **complicité**, de partage autour de l'Eurovision, du foot, et la fierté du père d'être arrivé à maintenir le cap est visible : « Ils étaient beaux mes deux fils, assis à cette table de camping (...) Ils étaient assis dos à la Moselle et j'avais sous mes yeux la plus belle vue du monde ». La scène initiale de l'incipit qui rassemble le père et le fils au stade le samedi condense tout l'amour, et révèle la fusion qui existe entre le père et le fils aîné.

L'amour entre eux s'exprime au fil des années par des actes essentiellement, centrés sur leur quotidien, avec une difficulté à verbaliser.

Le père reste toujours un spectateur **attentif**, comme il l'est au foot : toujours présent, mais un peu en retrait. **La distance se creuse** progressivement entre Fus au lycée et son père, moment où Fus se fait de nouveaux amis, parle moins, et change de look. « Il était sombre ». Le père oscille entre les tentatives pour se rassurer ou se faire rassurer « on pouvait se dire que jusque-là tout allait bien », « te bile pas, c'est des conneries de jeunes » et la colère, **l'incompréhension qui** apparaissent avec les premières preuves de son glisse-

ment idéologique. Le narrateur essaie de s'expliquer avec Fus mais ne peut pas vraiment. Il est outré, **se sent trahi** et adopte une attitude d'observation muette, comparant leur cohabitation dans la maison à une scène de théâtre : « on se serait cru au théâtre : on gardait nos distances, on mesurait nos entrées, histoire de ne jamais nous retrouver coincés dans un même couloir. » (p. 76, 77). Il accepte finalement d'avoir un fils « différent » dont on a un peu honte et que les autres essaient de ne pas mentionner dans leurs propos, « Ça demandait un peu d'attention mais ça ne portait pas à conséquence » (p. 78). On relève toutes les marques de l'auto-justification rétrospective du narrateur pour expliquer son impuissance à empêcher le crime.

La **peur**, quand Fus se fait démonter le visage, prend la place de ce fragile équilibre et le fait retrouver « les mots de l'enfance » (p. 92).

L'anéantissement et le dégoût après l'assassinat le détachent en apparence de son fils qu'il ne veut pas essayer de comprendre. En effet, il ne veut pas accepter les conseils de l'avocat qui voudrait faire admettre la responsabilité du père débordé après la mort de la mère. Il ne veut pas le voir ni le défendre en mentant, contrairement à son ami Jacky (qui a pris des vacances pour assister à tout le procès et soutenir Fus) qui va témoigner, comme un père aimant le ferait, le présentant comme un bon gars « c'est le fils que j'aurais aimé avoir ». Le père vit un **conflit intérieur** et essaie de le résoudre en effaçant Fus de sa mémoire, mais pourtant celui-ci emplit tout et le hante « Fus emplissait ma vie ». Son acte criminel discrédite aussi toute la réussite de l'éducation donnée à Gillou, et aspire le père dans une sorte de trou noir qui annihile tout bonheur.

Un revirement va venir redonner **force et espoir** au père : l'idée, un soir où les gendarmes viennent le voir chez lui, que son fils pourrait être mort en prison provoque un sursaut chez cet homme dévasté, et il va aider Fus pour le procès en appel, va aller voir les différents protagonistes du drame pour refaire le scénario et comprendre l'engrenage funeste : il en conclut que « la vie de Fus avait basculé sur un rien » (p. 127), « cette minute où tout avait déraillé aurait pu tout aussi bien ne pas être, ne jamais exister. » (p. 129). Le narrateur réendosse pleinement son rôle de père et retrouve sa place auprès de son fils.

La toute fin du roman avec la lettre euphémistique et émouvante de Fus qui annonce son départ de la vie « je serai déjà en voyage », « j'ai décidé de me sauver » pour laisser son père et son frère vivre pleinement leur vie loin de la prison, clôt tragiquement cet itinéraire, en offrant **un sacrifice** au bonheur de la famille.

- Deux autres duos père / fils résonnent en écho et offrent un miroir au duo central. Jérémy, qui s'est éloigné de Fus à l'adolescence, revient à Villerupt et se rapproche du narrateur et de Gillou : il va prendre une place importante dans la famille et devenir un peu un fils et un frère de remplacement, à côté de Fus qui assiste à ce changement sans rien dire.

Parallèlement, Jacky, l'ami du père, va soutenir Fus tout au long de sa détention et du procès, et ne va jamais le lâcher, déclarant au procès : « c'est le fils que j'aurais aimé avoir. » Ces deux duos éclairent en contrepoint les non-dits de la relation familiale.

- **La relation fraternelle** : Fus se montre attentif à son petit frère tout au long du récit, le soutient dans ses projets scolaires et l'encourage à suivre les pas de Jérémy à Paris, même si cette nouvelle complicité entre son frère et son ancien ami l'exclut un peu par leurs discussions. En retour, Gillou le soutient même pendant les années de prison, ne s'éloigne

jamais vraiment de son frère malgré ses choix de vie. Une sorte de douceur, de bienveillance est perceptible entre eux qui s'exprime par de l'écoute, de l'attention mais pas vraiment par les mots.

Par exemple, quand Gillou emménage à Paris et que le père trouve un prétexte pour ne pas emmener Fus avec eux dans la voiture, l'aîné participe aux préparatifs et fait comme si son absence allait de soi, mais : « j'avais continué à voir mon fils, droit, disant au revoir à son frère, sans un reproche pour personne. Comprenant et acceptant que cela soit comme ça, il n'avait cessé de faire bonne figure, du petit matin où on avait commencé à emballer les affaires, espérant peut-être que je changerais d'avis, jusqu'au trottoir où il s'était fait fort de ne pas gâcher la fête. » (p. 68). Fus malgré ses choix radicalement différents de ceux de sa famille, et la réprobation qu'il ressent, est toujours soucieux de son petit frère. D'ailleurs, son sacrifice final sera justifié par le bonheur de Gillou, marié et futur père.

ÉCHOS

Possibilité d'articuler l'étude de l'œuvre autour de la toile sociologique et politique, autour des relations père-fils, autour de la narration à la première personne.

- Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, 2018 : même région, même terreau sociologique mais style différent de *Ce qu'il faut de nuit* où il y a peu de dialogues, des paroles intégrées dans le récit avec une intrigue resserrée sur peu de personnages.
- Olivier Adam : *Les Lisières*, 2012 : analyse de la France « périphérique » et du fossé culturel entre classes sociales et culturelles.
- Pierric Bailly : *Polichinelle*, *L'Homme des bois*, *Le Roman de Jim*, communication taiseuse entre père et fils, acceptation du destin, une certaine vie provinciale, et une langue orale.
- Annie Ernaux, *La Place*, 1985 : style minimaliste adapté au personnage du père, l'expression malaisée de l'amour, les études comme échappatoire.
- Aurélie Filipetti, *Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, 2003 (autrice née à Villerupt).
- Jérémy Bracone, *Danse avec la foudre*, 2021 : même ancrage géographique (l'auteur est né à Villerupt), même milieu ouvrier mais roman plus fantaisiste et poétique.
- *La Cravate*, film documentaire français réalisé par Mathias Théry et Étienne Chaillou, sorti en 2020. À travers une forme singulière qui fait appel à la littérature, le film retrace le quotidien de Bastien Régnier, jeune militant du Front national lors de la campagne présidentielle de 2017. Bande annonce : www.youtube.com/watch?v=1ZzQw3VxzFE
- Mailys Adhéma, *Bénie soit Sixtine*, 2020. Malgré des différences évidentes (catholicisme intégriste dans des milieux très favorisés), ce premier roman est cité par Laurent Petitmangin pour une proximité dans le thème du glissement insidieux vers une radicalisation idéologique

AINSI BERLIN

ou l'histoire d'un homme partagé entre deux femmes, deux rêves dans une ville partagée en deux.

PARCOURS DE L'ŒUVRE

« Nous étions durs, le pays était en ruine, mais le ciel d'un beau bleu, et fraîches nos pensées » (p. 21)

Ce livre semble bien différent de *Ce qu'il faut de nuit* :

- par le lieu : le Berlin-Est de l'immédiate après-guerre,
- par le thème : la reconstruction de Berlin et un programme utopique d'éducation secrète d'enfants nés de l'union de scientifiques destinés à assurer le rayonnement scientifique et politique de l'Allemagne,
- par son genre : entre roman historico-politique, espionnage et amour,
- par ses personnages : un homme ballotté entre 2 femmes admirables chacune à sa manière, avec 2 sortes d'amour assez particulières qui se développent.

Mais des préoccupations communes apparaissent : comment l'engagement peut s'étio-ler, peut évoluer au fil du temps ? Ce roman est traversé par la tentation de la trahison, entre force et faiblesse du personnage.

I/ Un monde de confusions et d'ambivalences

• Le roman est composé de chapitres très brefs, (à peine des chapitres, deux, trois pages parfois) créant un rythme soutenu. L'auteur a travaillé chaque chapitre comme une scène, un tableau, offrant une tonalité différente reposant sur des sensations ou émotions distinctes. Ainsi, des scènes de tendre complicité avec Liz alternent avec des évocations de Käthe, les projets scientifiques dans Berlin (p. 46 à 52) laissent place aux jours heureux de liberté à Rügen (p. 53 à 56).

• La narration est assurée par Gerd sur une vingtaine d'années, depuis sa rencontre avec Käthe, principal personnage féminin, jusqu'à sa mort probable au mitan de sa vie. Son point de vue est donc forcément partiel, et l'intrigue politique comporte de ce fait de nombreuses zones d'ombre. C'est pour cela qu'un autre point de vue, matérialisé par une autre police de caractères, apparaît en contrepoint à partir de la page 123, celui de Liz, le deuxième personnage féminin, l'Américaine, qui est nécessaire pour livrer au lecteur des informations sur le double jeu qu'elle mène.

Ce point de vue est assez peu présent (2 séries de chapitres successifs) mais intervient à des moments clefs en offrant un rebondissement dans la connaissance de l'intrigue politique. Ainsi un chapitre se termine p. 122 par « Liz ne se douta de rien, et continua de me demander des services insignifiants que je lui rendais facilement. Le plaisir de nos rencontres étant toujours là, tout redevint normal. », alors que les confidences de Liz au chapitre suivant révèlent qu'elle n'est pas dupe et même qu'elle le manipule : « J'étais déçue qu'il me trompe. C'était la première fois, j'en étais sûre, il était resté en dehors de tous

les pièges que les Américains m'avaient demandé de lui tendre. » La narration majoritairement assurée par Gerd comporte donc des zones d'ombre, des informations partielles et, même si des réponses sont livrées après, certains faits restent un peu opaques puisqu'ils le sont pour le narrateur.

- Le roman va davantage emprunter des codes au roman d'espionnage au fil des pages, mais sans pour autant en devenir un, les intrigues étant parfois survolées ou non exploitées à dessein. Il s'agit plutôt de montrer l'incertitude qui règne autour et dans la tête du narrateur. Gerd est ballotté entre les 2 femmes, prêt à trahir en permanence, et il s'aperçoit au fur et à mesure que les deux le manipulent. Ainsi (p. 208), il en vient même à se demander qui est au-dessus d'eux et tire les fils. Le personnage stéréotypé du roman d'espionnage est Max, personnage trouble qui travaille pour lui, qui semble en savoir plus que lui, et dont on finit par ne plus savoir pour qui il travaille vraiment. Son élimination respecte les codes du roman d'espionnage. (p. 188) : « des chasseurs obnubilés par nos proies, voilà ce que nous étions. Elle, moi, Käthe aussi. Tout était bon pour arriver à nos fins. Parfois on y perdait tout horizon, et ce n'était qu'à l'issue de la traque qu'on avait une infime chance de donner un peu de sens à nos gesticulations. » Le narrateur finit par perdre de vue le sens même de son engagement politique, et **la question de la fin et des moyens** devient essentielle.

Le tunnel creusé après la fermeture de Berlin-Est est la première image du roman venue à l'esprit de l'auteur qui a construit son roman autour de ce projet. Ce tunnel crée des situations de clandestinité, d'espionnage et d'infiltration assez complexes, et permet d'accélérer le rythme vers le dénouement. Mais ce tunnel reste un symbole : il évoque les désirs du narrateur dont le cœur fait le va-et-vient entre l'est et l'ouest, entre le narrateur et les deux femmes de sa vie qui sont liées au projet.

Le personnage du fils, Dietrich, fruit d'une liaison sexuelle entre Gerd et Mareike, une scientifique recrutée par Käthe, est lié à ce tunnel, et parviendra à partir, même si le narrateur apprendra seulement à la fin qu'il ne maîtrisait pas l'enjeu réel de cette fuite, et les récupérations politiques des deux camps. Ce fils finira par payer ses choix, mais lui « avait choisi un camp. Je préférerais le savoir ainsi. Même emprisonné. Lui au moins avait crevé l'abcès. » (p. 267)

Plus qu'un roman de genre, *Ainsi Berlin* est **le roman d'une âme qui fait des va-et-vient entre la réalité et le rêve, entre la raison et le cœur, ballotté par des manœuvres politiques qu'il tente de comprendre, de dominer, mais qui le submergent.**

II/ Un monde en reconstruction

- L'auteur voulait commencer l'histoire à « **l'année zéro** », quand tout était encore possible, après la destruction et la défaite de l'Allemagne. Gerd, résistant allemand contre le nazisme, est vainqueur de ce point de vue, mais appartient à un pays vaincu et honteux. Il est donc partagé dès l'origine : « c'était un drôle de sentiment de voir des avions, de souhaiter le ravage de la ville, car il n'y avait plus d'autre solution pour gagner la guerre, et d'espérer que, le soir encore, il y aurait des nuées pour envahir notre nuit, et qu'elles éventreraient, quartier après quartier, la bête. » (p. 16).

La chute du nazisme coïncide avec la destruction de Berlin. Gerd est chargé de la reconstruction, et à ce titre participe aux réunions avec les responsables politiques au plus

haut niveau, mais aussi avec les Américains, Français et Russes. Le projet très excitant de tout reconstruire sur de nouvelles bases est dès le départ menacé par un certain flou : « partagées entre ceux qui voulaient reconstruire au plus vite, et ceux qui se réjouissaient que Berlin pût rester quelque temps défigurée. (...) Il n'y avait pas de ligne claire, même parmi les Allemands. » (p. 26).

Dans son travail de reconstruction, le narrateur est déjà partagé entre deux lignes, comme il le sera ensuite entre 2 villes et 2 femmes. Et quand il s'échappe entre deux réunions avec Liz l'Américaine, il analyse à juste titre : « nos déjeuners sur l'herbe étaient empreints de la schizophrénie du Berlin d'immédiate après-guerre. » (p. 28).

• **Le deuxième paradoxe** réside dans l'état même de Berlin, ville qui continue de s'effondrer « pas un matin sans qu'un immeuble tombât en décombres » (p. 29), « ville épuisée », et pourtant la douceur du printemps, le chant des oiseaux, les déjeuners sur l'herbe avec Liz, l'amour avec Käthe et le flirt avec Liz appellent au renouveau. **Les sensations prennent le pas sur la rationalité.**

• **L'éloge de la science et de la rationalité** est le principe fondateur de la reconstruction de Berlin-Est. Käthe Spitzweiler, la tête pensante de cette refondation politique et intellectuelle, veut reconstruire politiquement la RDA sur la science, elle se méfie de la poésie, de la musique qui ne produisent pas de grands peuples ; pour elle, les intellectuels doivent être des mathématiciens ou physiciens : ils sont ennuyeux mais il est indispensable d'avoir des idées fondées sur la science pour faire prospérer le pays, et exister face au grand frère russe qui menace de dominer la RDA, et soutenir la comparaison face à l'Ouest qui brille et attire les élites allemandes.

Le projet Spitzweiler, qui porte son nom de famille, relève de l'utopie au début, mais devient vite digne d'une dystopie comme l'annonce, dès la page 21, le narrateur : « Je ne sais comment lui vint l'idée. Je vis les faits s'enchaîner, et comment tout se compliqua, je vis la purulence ultime de ce projet, mais j'en suis toujours à me demander comment cette folie s'était forgée. ». Il s'agit d'un petit groupe d'intellectuels qui recrutent des scientifiques de haut vol pour éviter leur désertion vers l'Ouest. Puis elle imagine de les rassembler sur une île l'été, à Rügen pour que les couples se forment afin de donner naissance à des enfants à haut potentiel que l'on élèverait à part des autres pour former la future élite est-allemande.

Le nombre élevé de départs de ces scientifiques à un moment où la frontière avec l'Ouest est encore perméable, et la lenteur de la réalisation du projet expliquent une focalisation du projet sur 12 scientifiques. Puis, bientôt va apparaître un programme de recrutement d'enfants à haut potentiel enlevés à leurs familles et élevés dans un pensionnat tenu secret. Les détails du projet ne sont jamais complètement développés dans le roman puisque nous assistons à des scènes (p. 53 à 67) dans la lumière et la liberté de Rügen où débute le projet, pour ensuite basculer dans la monstruosité de son élargissement, et on le retrouvera ensuite plusieurs années plus tard quand ces enfants seront de grands adolescents, puis des adultes.

La rationalité froide va s'opposer aux sentiments, aux ambivalences notamment de la part de Gerd qui a fait un enfant avec une scientifique, Mareike, sur l'île, et qui assiste en première ligne aux sentiments ambivalents que la maternité ou la paternité peuvent créer.

Ce projet Spitzweiler est mentionné en exergue du roman dans une sorte d'avertissement au lecteur comme un vrai projet découvert « lors de l'accès aux archives déclassifiées de la RDA (second lot) » en 1991. Cependant, la réalité de ce projet semble douteuse, et l'auteur, dans un entretien, assure que la vraisemblance était plus importante pour lui que la vérité.

Cette mention de vérité historique relève sans doute d'un trompe-l'œil, à l'image du roman et de son intrigue. Les personnages fictionnels côtoient un personnage historique, Walter Ulbricht, cadre communiste qui deviendra président du conseil d'État de la RDA. C'est lui qui rassemble les jeunes résistants communistes à la sortie de la guerre et il donne en quelque sorte la caution historique de cette fiction.

III/ Deux femmes, deux mondes, deux rêves

Gerd est partagé durant toute sa vie entre deux femmes qui représentent les deux blocs géopolitiques.

- La première rencontrée à la fin de la guerre, **Käthe, pragmatique et cérébrale s'oppose à Liz, l'Américaine, personnage quasi féérique et aristocratique.** L'une est la tête pensante de l'Est, l'autre une Américaine qui travaille à l'Ouest mais s'occupe de la reconstruction de Berlin et qui a donc des liens avec l'Est. Elles représentent les deux aspects difficilement conciliables des désirs de Gerd. Les deux femmes semblent le manipuler, ont en permanence une avance sur lui, et semblent savoir qu'il n'est pas si fiable mais acceptent ses faiblesses. Très spéciales toutes les deux, très secrètes et ambivalentes à leur manière, elles exercent une fascination sur Gerd.

- **Käthe** est présentée comme une femme à la fois raide, froide, sous contrôle permanent, qui se méfie des émotions. Son intelligence vive la place au-dessus du « commun des mortels » (p. 47), et elle doit souvent s'adoucir pour expliquer ses propos et convaincre les autres d'adopter ses plans. Rien ne semble la déstabiliser. En même temps, elle produit une fascination physique. Belle, musclée, combattante, elle est comparée à Jeanne la guerrière : « Ce corps échappé de la guerre, tendu, presque raide parfois, reprenait vie et féminité. Le corps roide d'une Jeanne aux traits fins, comme les Jeanne devaient l'être, comme l'était celle de Schiller. Ses sentences, ses critiques étaient parfois adoucies d'un sourire ou de mots un peu plus doux, un chaud et froid qui fouettait le sang et plaisait aux hommes. » (p. 18).

- **Liz**, jeune veuve américaine, travaille à la gestion des décombres, et au milieu de la noirceur de la destruction, illumine tout sur son passage. La douceur et l'élégance la caractérisent, elle représente l'inconscience et la joie et elle offre la part de rêve indispensable à Gerd. Son attrait réside en fait beaucoup dans cette part de lumière qu'elle incarne : « Et dans une ville à l'agonie, effet d'un charme dont elle n'avait même pas conscience, c'était elle qu'on avait envie de chérir, comme une invitée lointaine, qu'on supposait prestigieuse et délicate, sujet inépuisable de toutes les sollicitudes, à qui on offrait de bon cœur ses maigres biens. » (p. 33).

- L'amour qui va lier Gerd à ces deux femmes est profond, mais **dans les deux cas, la relation est particulière.**

- Avec Käthe, il s'agit d'un amour non exclusif, lié à leur combat politique. Gerd analyse (p. 78) que le comble de leur ardeur aurait pu se situer pendant la guerre, mais cette histoire ayant débuté après, leur liaison était « un amour sans enfièvrement ». Cependant, cet amour perdure, se nourrit de l'action politique et de la supériorité de Käthe qui le protège, mais le manipule quand même et n'hésite pas à le sacrifier

pendant trois ans de détention pour conserver le secret autour de l'infiltration de la bande de fugitifs du tunnel. Leurs rencontres sont intermittentes et ne cesseront qu'avec la mort de Käthe qui annonce symboliquement la sienne. Käthe représente sa part politique, son engagement communiste : « je rendais grâce à Käthe de ne jamais abdiquer, c'étaient des semaines où je lui faisais l'amour plein d'admiration et de reconnaissance, apaisé de beaucoup de doutes ». (p. 109).

- Avec Liz, il est surtout question pendant vingt ans, d'un amour platonique qui se nourrit de l'attente et du mystère. Amitié-amour qui se concrétisera tardivement. Liz représente la tentation, celle qui le fait trahir ses idéaux. Cependant, Liz joue double jeu avec le narrateur, essaie de le recruter, et finira par épouser un autre homme en Amérique. Comme pour Käthe, le temps joue contre Gerd, qui passe son temps à imaginer la vie qu'ils auraient en occident ensemble : il vit dans l'imaginaire car le désir est savamment entretenu.

• **Berlin, une ville personnage** : Berlin-Est sans cesse comparée à Berlin-Ouest ; le roman montre l'évolution de la communication et des déplacements entre les deux parties de la ville. Le narrateur Gerd circule entre les deux au début et voit deux conceptions différentes à l'œuvre : Berlin a « 2 lobes contrastés ». À l'Ouest, c'est une saturation de couleurs, un « centre grouillant », une démesure et une débauche de plaisirs (p. 83) tandis qu'à l'Est, des teintes ennuyeuses, des avenues rectilignes reflètent l'austérité d'une idéologie. Le narrateur va être de plus en plus tenté au fil du roman par l'Ouest, « arrogant » (p. 108), inégalitaire, vicié, mais qui fait retomber en enfance et dans le plaisir facile. Il imagine souvent la vie qu'il y aurait. Seule la contrainte peut protéger Gerd de cette tentation comparée à une drogue.

Le tunnel creusé relie les 2 parties de la ville, mais aussi les deux femmes de Gerd : « les deux femmes de ma vie se rejoignaient et partageaient le même secret, un boyau de cinq cents mètres qui passaient sous les chevaux de frise et reliait les deux parties de la ville. » (p. 206). Le cœur du narrateur oscille entre ces deux femmes et surtout entre les deux vies qu'elles représentent, et au moment où il peut enfin quitter Berlin-Est, il est victime d'un coup du sort, qui l'empêche encore une fois de choisir son destin.

En fait, Gerd se comporte comme les femmes habituellement se comportent dans les romans : ballotté par deux femmes inaccessibles chacune à sa manière, deux femmes fortes qui font passer leurs idées avant leurs émotions et sentiments. Finalement, il analyse parfaitement sa ligne de conduite, (p. 161) : « j'étais fidèle à ce que j'étais il y a vingt ans, un homme qui aimait, et qui agissait en fonction. Avec une jambe brûlante ».

Ce monde est instable, le narrateur est tiraillé entre deux mondes, deux vies, deux femmes, et son engagement s'étirole, il finit par ne plus savoir à quoi rime tout cela. Gerd ne tient plus sur sa jambe (blessé depuis la guerre), symbole de son oscillation amoureuse. Ainsi ce roman s'ouvre sur l'action et l'idéologie, mais se perd dans l'imaginaire, les rêves et les désillusions.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Analyse du chapitre **p. 17 à 21** : pas l'incipit mais début de l'intrigue. Repérer les thèmes importants du roman :
 - Engagement : Ulbricht, Walter Ulbricht : pendant le nazisme, fuit en URSS et prépare un plan, rentre à la libération, activités politiques : devient secrétaire général du parti, puis président du Conseil d'État.
 - Reconstruction de Berlin, le « bon » côté : les Allemands honteux et les Allemands résistants, exaltation de la jeunesse en lien avec le printemps : douceur, fraîcheur, pureté.
 - Mélange d'idéologie (projet, programme, idées) et amour.
 - Personnage de Käthe : mélange de raideur et d'indolence : fille paradoxale et amour paradoxal.
 - Prolepse : annonce de la folie du projet dans sa réalisation.
- Visionner le film *Good bye Lenin !* pour comprendre les différences de mentalité est / ouest.
- Mettre en lien les descriptions de Berlin-Est et Ouest avec les descriptions des deux femmes.
- **Analyser les codes du roman historique** avec des extraits de :
 - *Seul dans Berlin* de Hans Fallada (résistance antinazie en Allemagne)
 - *Ville des anges* de Christia Wolf
- **Analyser les codes du roman d'espionnage** avec des extraits de :
 - *L'Espion qui venait du froid* de John Le Carré
 - *Le Réseau Brahms* de Len Deighton
 - *188 mètres sous Berlin* de Magdalena Parys (tunnel creusé entre les 2 parties de Berlin pour un projet d'évasion)